

Revue sur Zone n° 19
Poezibao

Etienne Faure

Thoraciques
(poèmes criés)

juin 2015

Thoraciques

(poèmes criés)

Puis par défénéstration, simple chute
presque dénuée de pesanteur,
on s'abrégeait la vie,
n'alléguant nul objectif, raison,
tout ce qui s'ensuit, allégé de ses hésitations
et lourdes conséquences, parti
au rendez-vous allègre avec le sol
comme font les amoureux du septième ciel à chaque palier,
mots d'enfance essoufflée, s'embrassant, énième but
avant l'étage du dessus, la halte où la cage respire,
résonne de ses amours derrière les portes
puis reprend souffle, un courant d'air – l'immeuble est vieux – par toutes
ses rumeurs se souvenant des corps progressivement
qui gravissent, grincent, redescendent quatre à quatre
les saisons, chargés ou libres de tout poids,
légers ou graves, s'époumonant
dans l'escalier thoracique
à l'étage des vieux qui obvient, remédient, réglementent
et voient l'issue à leur porte quand c'est
par la lucarne qu'elle viendra
ou à la fenêtre entrebâillée juste à temps
sans qu'il soit question de ciel, de louange ou de grâce,
de gloire à vie, d'ascension
-allégeance.

thoracique

Le mot *Départ* taillé dans la pierre
au fronton de la gare est resté
comme *Liberté, Égalité, Fraternité*
ou *Ecole de garçons* il y a beau temps
devenue mixte, cris indécis,
simple inscription, vieil incipit
redoré ou repeint en rouge sang,
et ce départ incrusté fédère
dans les cœurs tous les départs forcés,
volontaires, oubliés qui défilèrent sous le linteau,
entrés par la face nord, ressortis plus tard
sous le pignon opposé annonçant *Arrivée*,
ces enfants de la patrie, déportés, communards,
sinistrés, réfugiés, revenus plus ou moins,
criant dans le heurt des bagages, sacoches, havresacs,
des mots entre-temps érodés, nullement gravés
en mémoire.

frontons

Souvent transpercé d'un axe, le monde
-un cœur autour de sa flèche-
tourne, dans un léger grincement, les faces
visibles puis invisibles se succédant
-nuit et jour, *for ever*, je t'aime-,
les visages avec le soir que le soleil contourne
se révélant jeunes, puis vieux, puis remplis de jouvence
jusqu'où l'ombre se généralise, la même
pénombre crépusculaire,
à l'heure des roses chapardées au travers
des grilles des villas d'antan, bras tendus, mains voleuses,
le temps de cueillir, repasser la frontière
de rouille et de fer, offrir
sur leur tige, en bouton ou déjà ouvertes
les fleurs, en bouquet dérobé
à la mémoire.

traverses

In memoriam E.L.

La porte écaillée du service

Pneumologie

emprunte à l'état délabré du poumon
de ceux qui passèrent, passeront
le seuil, durant leur vie manquant d'air,
de tout, manquant à tout, au devoir de faire
ceci, inspirer, exprimer ce qu'on ne saura dire
encore *in fine* à la place d'une porte à hublot,
vitrée pour mieux prévoir l'arrière,
qui bat comme on passe dans l'autre sens
en vue de sortir à l'air libre
dans la rue relégué avec les fumeurs,
leurs volutes qui bleussent le monde
et donnent aux renégats la volupté,
plusieurs secondes, et des années entières
une odeur commune aux cheveux, étoffes,
par clope le nombre de jours consommés
puis crémation.

volutes

« Mon cœur est avec toi, et s'il n'est avec toi il n'est nulle part »
Abélard et Héloïse

Mon cœur greffé dans ta poitrine est encore palpitant
des émotions que tu me donnas, serré
près de toi quand je me demandais, amour,
par quel trépas passer,
de mort encéphalique ou de cœur, laquelle
préférer - si dormir est trépas-
et dans quel corps revivre après choc et chamade,
ce cœur qui ne bat plus qu'en toi
m'aura laissé d'abord éperdu
tel le tombeau de Richard Cœur de Lion
après les bombes,
les gisants pieds devant devenus
purs cénotaphes
quand le cœur est ailleurs et le corps d'autrefois
épars et pillé, sans l'organe qui bat là-bas
dans une extrême solitude à gauche,
déjà renouvelle l'émotion greffée
comme ici celle de feu François Villon
-en écrivant cette parole
à peu que le cœur ne me fend.
Poursuivons.

cœurs greffés